

LA MUSIQUE : PLENITUDE DU PRESENT

J'ai voulu consentir à la demande de mon cher ami Frans VELDMAN et je m'adresse à vous en français.

Vous ne serez sûrement pas surpris d'apprendre que le français n'est pas ma langue maternelle... Je le regrette, mais je n'y peux rien... et j'implore votre indulgence.

On posait à un rabbin juif la question : « quel était le péché d'Adam, le péché originel ? » Et ce rabbin répondait : « le péché d'Adam, c'était de penser à demain ». Sans doute vous sentez-vous soulagés par cette réponse !

Tout au moins croyait-on que ce premier acte de révolte de nos ancêtres avait quelque chose à voir avec l'orgueil, avec le serpent, pire encore, avec de mystérieux secrets sexuels...

Eh bien, rien de tout ça : il pensait à demain. Qu'y a-t-il de mal à cela ? C'est bien ce que nous faisons nous-mêmes... tout le temps.

D'habitude, personne ne se contente d'attendre simplement ce lendemain avec la patience que nous conseille le poète RILKE : « ... Comme un arbre qui ne pousse pas sa tête et qui reste, dans l'hiver, confiant dans le fait que le printemps arrivera ».

Nous, les gens de l'Ouest, nous partageons le sort de FAUST dont GOETHE dit : « *La destinée lui a donné un esprit, qui, indomptable toujours, le pousse en avant, et dont la hâte l'entraîne à sauter par-dessus les joies de la vie* ».

Le vrai problème alors, ce n'est pas qu'il y ait le lendemain, c'est que nous nous y attachions, que nous nous penchions vers lui, avec hâte, avec désir, avec peur.

Ce problème s'est présenté à moi non pas dans un cours de philosophie ou de théologie, mais sous une forme personnelle, existentielle et douloureuse.

La destinée, dont parle GOETHE, c'est surtout dans cette ville, Paris, qu'elle s'est insinuée dans ma vie, et j'ai dû mettre quarante ans, pour en devenir conscient et pour lui résister.

Le déguisement sous lequel ma destinée s'est présentée, semble à première vue bien innocent : je me suis mis à « conquérir le piano », à devenir le maître de mon instrument. Et ce qui m'est arrivé — je m'en suis rendu compte beaucoup plus tard — c'est la loi universelle qui veut que plus on essaie de contrôler, de maîtriser ce que, au premier abord, nous aimons, plus l'objet, le but de nos actions, s'éloigne du sujet.


Nous connaissons tous ce phénomène sur le plan de l'amour : plus on court après, plus on essaie de le tenir, le sauvegarder, le mettre en sécurité... plus on le perd.

Peut-être y-a-t-il dans cela un peu du serpent, après tout ; le serpent qui nous souffle que c'est **bon** d'aimer, mais que ce serait encore mieux de pouvoir posséder ce qu'on aime, en devenir le maître ou la maîtresse, le serpent qui sait parfaitement bien que l'un exclut l'autre, que le pouvoir et l'amour ne vont pas ensemble.


...Alors, Adam pensait au lendemain, et moi, je travaillais comme un acharné à posséder mon instrument. Qu'est-ce qu'il y a de commun entre nous, quel est le trait qui nous unit ? Tout simplement ceci : si on s'efforce d'atteindre un but quelconque, on ne peut pas faire cela sans penser au « lendemain ».

Qu'est-ce qui, pour un pianiste, constitue le lendemain ?

Je vous donne un exemple et je vous pose une question comme je le fais quand j'enseigne le piano à de nouvel étudiant.

Je trace trois ou quatre notes comme ceci  et je lui demande : « où est le premier son, et où est le second ? ».

Il me regarde d'abord d'un air légèrement soupçonneux — il s'attend à un piège —, mais quand je le presse un peu, il me répond : « ici et là ».

Alors je pose la deuxième question : « qu'est-ce qu'il y a entre les deux ? » La plupart — à ma surprise, toujours — répondent : « il n'y a rien entre le premier et le second ». Mais, avec un peu d'aide, ils y arrivent : « entre la première note et la seconde, il y a le premier son ». 

C'est-à-dire que les sons ont une longueur, bien que notre notation rythmique suggère qu'il n'y a que des points ; et nombreux surtout sont les pianistes qui jouent comme ça, et ainsi perdent la durée, l'intervalle entre les sons. Ils jouent : peng, peng, peng/peng, peng.

Le problème auquel nous sommes confrontés devient celui-ci : comment puis-je atteindre le futur — le deuxième son — sans l'anticiper, c'est-à-dire sans quitter le premier son : le présent, qui est là, pour un futur qui n'est pas encore arrivé ?

Ce n'est déjà pas facile quand on joue lentement, mais ça devient beaucoup plus difficile quand le tempo est rapide ou quand la musique est très familière. Dans ce dernier cas, j'ai été habitué à m'attendre à ce que tel et tel son arrive ; dans le premier cas, je n'arrive pas à attendre simplement le prochain son, parce que je le veux de telle ou telle manière, ou parce que je ne veux pas le rater, ou encore parce que j'ai peur de le rater.

Et bien, qui pourrait être ce « moi » qui anticipe, qui veut être en charge, qui veut « jouer bien » ?

C'est bien le « moi » qui se considère comme l'instigateur de l'action, l'agent de ce qui va arriver. C'est le moi dont parle l'Écriture Sacrée des Hindous, le Bhavad Gita : « celui qui pense : « c'est moi qui agis », celui là se trompe ».

Il faut dire que les choses vont de mal en pis. D'abord, dans la tradition judéo-chrétienne, nous sommes considérés comme coupables de penser au lendemain ; et maintenant, voilà que de l'autre bout du monde, on vient nous dire que nous sommes bien stupides de croire que ce « moi », qui ne devrait pas penser au lendemain n'existe pas du tout !

Si cela est vrai, nous nous trompons tous, la majeure partie de notre vie, et nous pourrions très bien exiger une explication : si ce n'est pas moi qui fais descendre les touches du piano, si ce n'est pas moi (si je suis un archer) qui décoche la flèche, comment se fait-il que la touche descende et que la flèche s'envole ?

C'est un de mes enfants, Jennifer, — elle avait environ dix ans —, qui me donna une des premières clefs pour résoudre l'énigme. Après un récital de piano auquel elle avait participé, elle vint, toute enthousiaste, me dire : « Je n'ai jamais joué comme aujourd'hui... mes mains faisaient tout par elles-mêmes ; je n'avais pas besoin de faire quoi que ce soit ; c'est un peu comme si les touches attiraient vers elles les doigts qu'il fallait ».

Mon deuxième exemple confirme bien que ma jeune fille parlait d'une réalité toute autre que d'une action automatique, où l'on « tombe » pour ainsi dire « dans » la note suivante.

C'est le grand violoniste Isaac STERN qui, parlant d'une expérience sienne, disait : « C'est assez rare, mais il m'arrive de temps en temps de jouer un concert où j'ai la sensation distincte, j'ai la certitude que ce n'est pas moi qui joue, et pourtant, c'est bien moi tout entier, en même temps ».

L'un des grands « quaterbacks » — en français, « arrière » — de foot-ball Américain, John Brodie, racontait une expérience identique dans le magazine « Psychology Today » qu'il mettait nettement en rapport avec la temporalité. Il disait : « Le joueur ne peut être occupé ni avec le passé ni avec le futur... Il y a des fois où il semble que tout se ralentit, et j'ai tout le temps du monde pour recevoir le ballon et le passer. Ça ressemble à un film où une danse au ralenti. C'est merveilleux ».

Ajoutons à ces trois exemples l'exhortation mille fois répétée par le Maître Zen de l'arc, Kenzo Awa : « Il faut que la flèche se lance d'elle-même. Le coup de flèche doit tomber de votre main comme un fruit mûr. Il faut atteindre la cible au dedans de nous : elle n'existe pas au dehors ».

Alors, où en arrive-t-on avec tout cela ?

Dans un monde autre que celui que nous habitons ordinairement. C'est le monde des contes de fées, où l'on a pas besoin de faire quoi que ce soit, où, « quand rien est fait, rien reste à faire », d'après le Tao Te Ching.

C'est le monde des lys des champs, des oiseaux dans l'air, qui ne travaillent pas, qui ne sèment pas... Tout ça a bien l'air d'être le chemin vers le paradis pour les gens paresseux !...

Ah, pas si vite — nous parlons ici d'un monde où tout est à l'envers, à la renverse ! Malheureusement, c'est exactement le contraire : nous n'arrivons pas à entrer au paradis, justement parce que nous sommes paresseux, parce que nous sommes presque incapables de faire cet effort suprême de ne rien faire, de ne rien vouloir, de ne pas donner libre cours à notre faiblesse de « tomber » dans le futur. Peut-être que les Saints y réussissent ; quant à nous, nous aimons mieux être déçus — comme le disait Henri FORD dans un contexte tout autre —. Nous aimons mieux croire que tout dépend de nous ; nous préférons penser au lendemain, plutôt que d'abandonner notre foi dans une loi qui semble universelle et sacrée. Je parle de la loi de la causalité. C'est elle qui dit : « quand j'applique une force ici, cela cause une réaction là ; ou, en termes de temporalité : d'une action **avant** résulte une réaction **après** » C'est en cette loi que nous croyons, c'est à cette loi que nous donnons notre loyauté.

Mais, chose tout à fait curieuse : les physiciens et mathématiciens du 20^{ème} siècle comme Einstein, Bohr et Heisenberg découvrent — en étudiant la matière sub-atomique — cet autre monde où les phénomènes apparaissent ou disparaissent d'eux-mêmes, où on ne peut plus prédire le futur et où le principe de causalité semble bien évincé par celui de l'incertitude et de l'imprévu.

La causalité est intimement liée avec la temporalité d'avant et d'après — ce sont les deux côtés de la même médaille —, mais les Grecs, à qui l'Occident a emprunté sa conception du temps. (le temps chronologique : infiniment divisible, successif, isolé, irréversible), connaissaient aussi un autre temps qu'ils appelaient : Aïoon. Le philosophe PLOTIN en

donne une définition admirable.

Il parle de (το αἰῶνος ἢ ζωῆ), τὴν οὐκ ἐκ πολλῶν χρόνων, ἀλλὰ τὴν ἐκ παντὸς χρόνου πᾶσαν ὁμοῦ

J'espère que vous voulez bien me pardonner ce petit jaillissement de vanité ; il y a eu tant d'années pendant lesquelles je me suis « appuyé » les thèmes grecs, que le moi, qui — je le reconnais volontiers — n'est pas le vrai moi, voudrait en tirer un peu de profit et de gratification.

Alors, à côté de la vie vécue en termes exclusivement chronologiques, il y a cette autre vie dont parle PLOTIN «... qui ne se constitue pas de plusieurs temps — (j'ajoute : successifs) — mais de tout le temps entier ensemble (c'est-à-dire : simultanément).

C'est du premier temps que parle CARL GUSTAV JUNG quand il écrit dans ses mémoires : « la plus grande atrocité que l'homme blanc ait perpétrée en Afrique, c'est d'introduire dans ce vaste continent sa notion du temps ».

Inversement, au deuxième temps, celui d'Αἰών, le poète RILKE voit de plus en plus clairement que c'est à nous tous, et pas seulement au poète — « diese vollzählige Zeit zu leisten » de réaliser, de rendre opérant, d'achever, dans notre vie, ce temps entier, ce temps au grand complet.

De même que pour le temps, il y a deux sortes de musique qui correspondent parfaitement avec le temps de Chronos et le temps d'Αἰών.

Les autochtones de la Nouvelle Guinée savent bien les distinguer. Il existe, disent-ils, une musique à laquelle on arrive en joignant simplement des sons l'un à l'autre. Mais il existe une autre musique qui, elle, est vraie et authentique. Cette dernière seule est capable d'offrir une demeure, un lieu de séjour à l'esprit.

Voilà dans des mots simples la différence entre l'espace cartésien « res extensae » — qu'il soit spatial ou temporel — et l'autre « grand espace », d'où seul peut jaillir l'amour, l'esprit, et la musique authentique : l'espace que vous connaissez déjà si bien, de la rencontre haptonomique.

Ce qu'il faut achever, réaliser dans notre vie, c'est l'intégration difficile du temps horizontal qui coule, avec le temps vertical, à l'aplomb du premier, qui ne bouge pas.

La force résultante de cette liaison, de ce mariage, est une temporalité qui ne se disperse pas dans l'infini et qui, en même temps, n'est ni rigide ni immobile.

L'état idéal est celui dans lequel on a la disponibilité — dans un sens tout à fait concret — des trois stades du temps : passé, présent et futur, non pas s'accrochant l'un à l'autre, non plus isolés l'un de l'autre, mais liés entre eux dans une interdépendance qui permette à chacun d'eux de rester indépendant.

Si cela a l'air un peu compliqué, permettez-moi deux petites histoires.

Il y avait dans la jungle indienne un homme qui était poursuivi par un tigre. Il courait de toute sa force sans pouvoir empêcher un tigre de gagner du terrain sur lui.

Tout à coup il aperçoit un ravin et, à quelques mètres sous lui, une branche qui se projette du versant. Il se jette par-dessus cette branche quand il entend un bruit venant d'en bas ; voilà un autre tigre qui, lui aussi, a l'air de ne pas avoir encore dîné ! Il regarde la

branche qu'il tient et que deux rats se sont mis à ronger. En même temps, il aperçoit sur le côté une fraise toute fraîche. Il tend la main et la porte à sa bouche... comme c'est délicieux !

... Sans ignorer la menace du passé, sans se paralyser devant le futur, c'est bien dans le moment éternel du présent qu'il trouve sa félicité.

Et voici l'autre : deux moines retournaient vers leur monastère. Il y avait eu un grand orage qui avait laissé des flaques d'eau partout.

Devant l'une de ces flaques qui était particulièrement grande, une femme élégamment habillée, se trouvait incapable de traverser. Un des moines offre de l'aider ; il la prend dans ses bras, la porte à travers l'eau et la dépose sur l'autre rive. Les deux moines continuent leur chemin en silence comme c'est l'habitude des moines. Tout d'un coup, après un ou deux kilomètres de marche, le second s'exclame : « *tu n'avais pas le droit de faire ça : regarder une femme, surtout quand elle est jolie, nous est déjà défendu, mais la porter dans ses bras comme toi tu l'as fait, c'est une honte* ». « *O mon ami* » dit le premier moine, « *moi, j'ai laissé cette femme là-bas ; c'est toi qui la porte encore* ».

... Ah oui, nous le savons tous, c'est bien difficile de ne pas porter le passé dans le présent, le passé avec ses blessures, ses injustices, aussi bien qu'avec ses souvenirs heureux qu'on voudrait faire durer toujours.

Et bien, vous me direz peut-être : soit ! Laissons alors le passé passé, laissons le futur futur, mettons tous nos efforts à préserver le présent, à l'apprécier, à « *carpere diem* » comme disaient les Romains. Pour ma réponse, je me tourne de nouveau vers RILKE qui a créé un portrait inoubliable et navrant d'un homme qui faisait exactement cela. Pour ne pas perdre une seconde précieuse de sa vie, il se mettait au lit... d'où il ne sortait plus.

Vraiment, en essayant d'exclure le passé et le futur pour en mieux « *bourrer* » le présent, nous aboutirions — dans sa forme la plus sévère — à l'état catatonique.

Au contraire, il est nécessaire en effet de « *perdre* » le présent étroit et isolé, pour les mêmes raisons que l'Évangile donne de perdre son âme, perdre sa vie. Cette raison est simplement ceci : plus on essaie de tenir, plus on essaie de dominer et contrôler le passé, le présent ou le futur, plus on est sûr de tout perdre.

Et nous voilà retournés à Adam qui pensait au lendemain, et au pauvre pianiste d'autrefois qui voulait conquérir son piano. Reprenons encore une fois nos thèmes principaux. Il n'y en a que deux qui sont bien liés entre eux.

Nous avons parlé de la musique artificielle, la musique qui provient de la technique — du faire — et qui s'y perd, et la musique authentique, qui est capable d'offrir à l'esprit une demeure. le « *Heimat* » de Binswanger, l'espace, libéré de la dualité cartésienne, qui rend possible la relation haptonomique de l'affectivité.

De plus, nous avons parlé de la temporalité d'avant et d'après, la temporalité du lendemain d'Adam, et, opposée à celle-là, cette autre « *tempéternité* » qui nous permet, comme le demande Bouddha, « *d'entendre dans ce qui est entendu rien que ce qui est entendu, de voir dans ce qui est vu rien que ce qui est vu* ». Quand je produis un son comme ceci... vous entendez qu'il y a ce son — naturellement — à moins d'être sourd ; mais il y a des milliers d'autres choses qui contaminent la pure perception de ce son. Il y a des pensées, des attentes, les mille et une choses qui nous distraient. Et il n'est vraiment pas exagéré de dire que la distraction est un des piliers fondamentaux de notre existence ; une distraction qu'on a bien appris, au cours de longues années d'entraînement, à oublier.

Nous sommes, pour citer le poète T. S. ELIOT, « nous sommes distraits de la distraction par la distraction ».

Pour s'échapper de ce monde — je continue à citer T.S. ELIOT : « Ce monde du vent froid qui souffle le temps avant et après, le vent qu'aspirent et qu'expirent les poumons vicieux » —, il faut des mesures tout à fait draconiennes.

On ne fait pas cela de bon gré ; il faut bien que la destinée vous pousse et vous bouscule un peu dans cette direction.

Je m'en suis rendu compte de nouveau l'année dernière, quand — entre une série de concerts au Japon —, j'eus une période d'une semaine, dont j'ai profité pour faire une retraite à Hosshin-ji, un monastère Zen d'Obama. J'emploie le mot « profité » en plaisantant : l'expérience était, — si cela était possible —, plus pénible encore que je ne l'avais pensé : simplement mes jambes ne sont pas faites pour ça, le reste de ma personne non plus, j'en ai peur. Mais comme dit l'écrivain HOUSMAN, dans la vie, il faut savoir quand on doit aller à son gré et quand on doit aller contre son gré. Je vous l'assure, c'était contre mon gré, et ça devenait la semaine la plus longue de ma vie — et une des plus importantes. Au troisième jour, il y avait un enseignement par le Maître qui me toucha profondément. « Il y a » disait-il, « des gens qui sont venus pour avoir une vraie expérience de Zen... ils n'auraient pas dû venir ici ; il y a des monastères partout au Japon où l'on peut avoir ça. Ici, à Hosshin-ji, les gens sont venus pendant des centaines d'années pour « mourir la grande mort, la mort du « moi » ».

Je me sentais un peu comme St. Augustin : « Seigneur, je veux, je veux bien, mais pas tout à fait maintenant, attendez encore un peu s.v.p. ».

Ça coûte cher, et on aimerait mieux ne pas avoir à en payer le prix ; mais, conscients ou inconscients, nous cherchons à trouver l'équilibre, le mariage du temps d'avant la chute, le temps perdu, avec celui d'après. Le chemin en arrière nous est barré par l'ange à l'épée enflammée — plus moyen de retrouver l'innocence du paradis —, mais c'est devenu notre destinée — individuelle et collective — que d'accepter la vie temporelle qu'Adam nous a léguée, de la reconcilier avec l'éternité.

Comment se manifeste cette éternité dans la musique ? Elle le fait d'une centaine de manières : dans le rythme, le sens mélodique, le phrasé, etc...

Mais c'est surtout dans le silence qu'elle se manifeste. La vraie musique, j'en suis sûr, c'est du silence qu'elle provient, c'est vers le silence qu'elle nous invite, c'est dans le silence qu'elle touche notre cœur.

Du programme de ce soir, je ne voudrais pas parler. Que la musique parle pour elle-même !

Mais je ne puis m'empêcher de vous dire pourquoi j'ai choisi pour cette occasion heureuse la dernière Sonate de BEETHOVEN. C'est dans cet Opus 111 que l'on trouve à merveille l'équilibre des trois stades du temps, indépendants l'un de l'autre, intimement liés l'un à l'autre.

Dans le premier mouvement, on trouve le passé de ce « Grand Sourde » de la musique : sa vie d'homme a été amèrement affligée, mais il a accepté sa destinée, et parle ici de ce qui était, sans aucune pitié de soi, sans aucune amertume ni regret.

Le second mouvement — il n'y en a que deux — nous montre où BEETHOVEN en est

arrivé à ce moment de sa vie, et il trace le futur de la neuvième symphonie et des derniers quatuors.

Dans le thème de ce deuxième mouvement — un thème qui sera merveilleusement varié — très peu est dit... et très peu ne l'est pas.

Après, les variations nous conduisent dans des régions qui ne sont presque plus de ce monde : les régions du silence.

Mais j'avertis que la troisième variation vous mettra à l'épreuve, si vous confondez le silence avec la « paisibilité » et la tranquillité.

Le silence — vous le savez bien — ne signale pas une absence ; c'est lui au contraire qui, comme le dit le TAO TE CHING, est « la mère du monde phénoménal », lui qui engendre la présence pure ; c'est lui, le silence, qui remplit de plénitude le présent. C'est mon vœu sincère que ce soir — ensemble — nous puissions en avoir l'expérience ; que nous puissions toucher à ce « point de repos » dont parle T.S. ELLIOT (in « Quatre quatuors », poème intitulé « Burnt Norton ») :

« Au point-repos du monde qui tourne. Ni chair, ni privation de chair. Ni venant de, ni allant vers. Au point-repos est la danse. Mais ni arrêt, ni mouvement. Et n'appellez pas « fixité » le point où passé et futur se rassemblent. Non pas mouvement de, ou vers. Non pas ascension ; ni déclin.

Sans le point, le point-repos, il n'y aurait pas de danse, et tout ce qu'il y a est danse. Je ne puis que dire : « nous avons été là, mais où, je ne saurais dire. Et je ne saurais dire pour combien de temps, car ce serait situer la chose dans le temps.

Le temps passé et le temps futur n'admettent que peu de conscience.

Etre conscient, ce n'est pas être dans le temps... mais... c'est seulement dans le temps que ce temps est conquis ».

Willem IBES